

BLAST #11

www.blast.fr

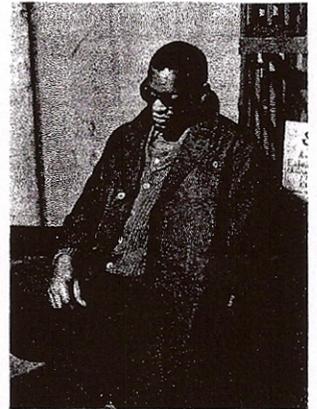
janvier / février 2004

ghetto blaster

Essais & Méfaits

sweet Peter Guralnick

par David Brun-Lambert



Ray Charles

Sweet soul music sort enfin en France.
Et réveille les âmes de la musique black.

Peter Guralnick est l'un des écrivains essentiels de l'épopée musicale américaine des années 60 et 70, biographe d'Elvis et auteur d'une trilogie embrassant les musiques mères de l'Amérique. *Sweet soul music*, son dernier volet paraît enfin en France, plus de quinze années après sa publication américaine. On pouvait penser que sous l'appellation « Soul » se rangeait une constellation englobant toute la musique noire issue de l'âge d'or de l'Amérique, puisant sa source dans la Church music et tendant vers une esthétique éloignée du rythm'n'blues primitif des 50s... Parlant au cœur plus qu'aux hanches... Étendant son spectre de Motown à Stax... On avait tort.

Peter Guralnick prend un soin particulier à définir la bannière sous laquelle il place son essai, et affirme que « la soul music du sud des Etats-Unis fut le fruit d'une époque et d'un ensemble de circonstances sociales qui ont peu de chances de se répéter à l'avenir ». La soul music fut le produit de son temps et de son environnement, le fruit d'un contexte historique que personne ne voudrait voir réapparaître.

Dans l'odyssée *Sweet soul music*, Guralnick se réfère au Sud américain comme le refuge de musiciens blancs et noirs réunis dans la même sueur affranchis des règles d'un art « fait maison », produisant une musique urgente et parfois accidentée, dont le royaume s'étendaient à trois villes du sud ségrégationniste : Memphis, Macon et Muscle Shoals. C'est dans ce cadre que se déploie la dimension mythologique de *Sweet soul music*. C'est dans ce cadre qu'on lira les destins de James Brown, Solomon Burke, Otis Redding, Sam Cooke, Al Green, la trajectoire de Jim Stewart et Estelle Axtin fondateurs des disques Stax, l'épopée Atlantic, Hi ou Fame records... *Sweet soul music* dépeint l'histoire souterraine du rythm'n'blues comme dernier espace véritablement démocratique d'une Amérique en proie aux conflits raciaux. Et érige le feeling « comme dernier refuge de la vérité, une émotion qui survivra à toutes les tentations de l'ironie rétrospective et du révisionnisme ».

Que raconte *Sweet soul music* ?

La première chose qui m'a donné envie d'écrire ce livre fut le prêche de Solomon Burke dans la chanson « Everybody needs somebody to love ». Je pense d'ailleurs toujours que si tout le monde écoutait cette chanson, cela pourrait sauver l'humanité. Après ma rencontre avec Solomon Burke en 1964, j'ai commencé à croire que la trajectoire de tels artistes devait être racontée pour ce qu'ils représentaient : l'incarnation d'un sens inné de la liberté. J'ai commencé à travailler sur *Sweet soul music* en 1971. Durant l'écriture de ce livre, soit une dizaine d'années, je me suis senti comme en mission. Je vois le rythm'n'blues comme une incarnation de la tradition afro-américaine, liée au spirituel et à l'église. Pour moi c'est un son qui incarne à la fois la lutte pour les droits civiques, un sens de la solidarité, une foi, un combat et une transmission de l'héritage africain.

L'un des premiers enseignements de votre livre est d'affirmer que la soul music n'existe pas, qu'elle est une invention des maisons de disques. La soul music n'est finalement rien d'autre que du rythm'n'blues.

Les catégories et les étiquettes n'existent que pour vendre un produit. Avant de commencer *Sweet soul music*, j'avais précédemment beaucoup appris en écrivant sur Elvis, Ray Charles ou Sam Cooke, des musiciens qui échappaient à toute classification et qui se trouvaient au croisement de toutes les formes de musique populaire : blues, country, musique d'église... Mais je pensais que la soul music était un genre à part entière. C'est Jerry Wexler (co-fondateur de Atlantic records) qui m'a ouvert les yeux. Pour lui, ce n'était qu'une invention sémantique, une étiquette qui permettait de vendre le rythm'n'blues sous une étiquette neuve. La Soul n'existait qu'en relation avec le rock'n'roll et la country, deux genres musicaux avec lesquels elle était en compétition à un niveau strictement commercial. Ce qu'on appelle soul music n'était donc qu'une appellation servant à pénétrer le marché du disque.

Quelles sont les différences fondamentales entre le rythm'n'blues du sud des Etats-Unis et celui produit au même moment au nord, à Detroit ?

La grande distinction c'est la façon dont ces musiques furent produites. À Detroit, Motown avait très tôt intégré l'idée de l'industrialisation de la musique. Les disques étaient conçus dans un souci de production de masse et de sophistication. La Soul de Motown était aussi principalement dédiée à un public de jeunes blancs. Par contre la substance de la musique produite par Motown est exactement la même que celle qu'on trouve chez Stax ou à Muscle Shoals. C'est une musique issue de la tradition africaine-américaine, dont les racines restent le blues et le gospel. La différence fondamentale ne se trouve donc pas dans la source, mais dans les méthodes utilisées pour produire cette musique. Ce que j'ai essayé de démontrer dans mon livre c'est que malgré les étiquettes, des artistes comme Wilson Pickett, Ray Charles, Joe Tex ou Solomon Burke ont su tracer leur voie et développer leur propre vision du rythm'n'blues. C'étaient des gens qui ne se conformaient à aucun modèle, et qui privilégiaient leur instinct et leur spontanéité. Car c'est bien cela qui survit au temps et se transmet à travers les générations : le feeling.

/ Peter Guralnick *Sweet Soul Music, Rhythm & Blues et rêve sudiste de liberté*
(Editions Allia)
Traduit de l'anglais (USA) par Benjamin Fau.